

## ACTE II

### *SCÈNE PREMIÈRE*

FLAMINIA, SILVIA

SILVIA : Oui je vous crois, vous paraissez me vouloir du bien ; aussi vous voyez que je ne souffre que vous, je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin ?

FLAMINIA : Il va venir, il dîne encore.

SILVIA : C'est quelque chose d'épouvantable que ce pays-ci ; je n'ai jamais vu de femmes si civiles, des hommes si honnêtes, ce sont des manières si douces, tant de révérences, tant de compliments, tant de signes d'amitié : vous diriez que ce sont les meilleures gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur et de conscience ; point du tout, de tous ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille

d'abandonner Arlequin, et d'épouser le Prince : mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortaient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où est la fidélité, la probité, la bonne foi ? Ils ne m'entendent pas, ils ne savent ce que c'est que tout cela, c'est tout comme si je leur parlais grec ; ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison : eh cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe et mensonger, voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? d'où sortent-ils ? de quelle pâte sont-ils ?

FLAMINIA : De la pâte des autres hommes, ma chère Silvia, que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce serait votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA : Mais ne suis-je pas obligée d'être fidèle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? et quand on

ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme ? et on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaisir et ta bonne foi ; et parce que je ne veux pas, moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA : Que voulez-vous ? ces gens-là pensent à leur façon, et souhaiteraient que le Prince fût content.

SILVIA : Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait, tous ces concerts, ces comédies, ces grands repas qui ressemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoie, tout cela lui coûte un argent infini, c'est un abîme, il se ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne ? Quand il me donnerait toute la boutique d'un mercier, cela ne me ferait pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA : Je n'en doute pas, voilà ce que c'est l'amour ; j'ai aimé de même, et je me reconnais au petit peloton.

SILVIA : Tenez, si j'avais eu à changer Arlequin contre un autre, ç'aurait été contre un officier du palais, qui m'a vue cinq ou six fois, et qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être : il y a bien à tirer si le Prince le vaut ; c'est dommage que je n'aie pu l'aimer dans le fond, et je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA *souriant en cachette* : Oh Silvia, je vous assure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connaîtrez.

SILVIA : Eh bien qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoie, qu'il voie d'autres filles ; il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi : mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vu que cela ne leur coûte rien : mais pour moi, cela m'est impossible.

FLAMINIA : Eh ma chère enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous ?

SILVIA *d'un air modeste* : Oh que si, il y en a de plus jolies que moi ; et quand elles seraient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout à fait belle : j'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

FLAMINIA : Oui : mais le vôtre va tout seul, et cela est charmant.

SILVIA : Bon moi, je ne parais rien, je suis toute d'une pièce auprès d'elles, je demeure là, je ne vais ni ne viens ; au lieu qu'elles, elles sont d'une humeur joyeuse, elles ont des yeux qui caressent tout le monde, elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon : cela plait davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose pas regarder les gens, et qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA : Eh voilà justement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il estime ; c'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces grâces naturelles : eh,

croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent guère.

SILVIA : Qu'est-ce donc qu'elles disent ?

FLAMINIA : Des impertinences, elles se moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique ; y a-t-il de visage plus commun, disaient l'autre jour ces jalouses entre elles, de taille plus gauche ? Là-dessus l'une vous prenait par les yeux, l'autre par la bouche, il n'y avait pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvaient pas trop jolie ; j'étais dans une colère...

SILVIA *fâchée* : Pardi, voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée pour plaire à ces sottises-là !

FLAMINIA : Sans difficulté.

SILVIA : Que je les hais ces femmes-là : mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le Prince m'aime et qu'il les laisse là ?

FLAMINIA : Oh, elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas longtemps, que c'est un caprice qui lui passera, et qu'il en rira tout le premier.

SILVIA *piquée, et après avoir un peu regardé Flaminia* : Hum, elles sont bien heureuses que j'aime Arlequin, sans cela j'aurais grand plaisir à les faire mentir, ces babillardes-là.

FLAMINIA : Ah qu'elles mériteraient bien d'être punies ; je leur ai dit : Vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia et pour plaire au Prince, et si elle voulait, il ne daignerait pas vous regarder.

SILVIA : Pardi, vous voyez bien ce qu'il en est, il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA : Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA : Eh je crois que c'est cet officier dont je vous ai parlé, c'est lui-même, voyez la belle physionomie d'homme.

## SCÈNE II

LE PRINCE *sous le nom d'officier du palais, et*  
LISSETTE *sous le nom de dame de la Cour, et les*  
*acteurs précédents.*

*Le Prince, en voyant Silvia, salue avec beaucoup de*  
*soumission.*

SILVIA : Comment, vous voilà, Monsieur, vous saviez donc bien que j'étais ici ?

LE PRINCE : Oui, Mademoiselle, je le savais ; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, et je n'aurais osé paraître sans Madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, et qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la révérence.

*La dame ne dit mot, et regarde seulement Silvia avec*  
*attention, Flaminia et elle se font des mines.*

SILVIA *doucement* : Je ne suis pas fâchée de vous revoir, et vous me retrouvez bien triste ; à l'égard de cette dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela ; mais



qu'elle me la fasse, puisque c'est son désir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excusera si je la fais mal.

LISSETTE : Oui, ma mie, je vous excuserai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impossible.

SILVIA *répétant d'un air fâché, et à part, et faisant une révérence* : Je ne vous demande pas l'impossible, quelle manière de parler !

LISSETTE : Quel âge avez-vous, ma fille ?

SILVIA : Je l'ai oublié, ma mère.

FLAMINIA, *à Silvia* : Bon.

*Le Prince parait, et affecte d'être surpris.*

LISSETTE : Elle se fâche, je pense.

LE PRINCE : Mais, Madame, que signifient ces discours-là ? sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte ?

LISSETTE : Ce n'est pas mon dessein ; j'avais la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant ; qui fait naître une si forte passion ; et je cherche ce qu'elle a de si aimable. On dit qu'elle est naïve, c'est

un agrément campagnard qui doit la rendre amusante, priez-la de nous donner quelques traits de naïveté, voyons son esprit.

SILVIA : Eh non, Madame, ce n'est pas la peine, il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE *riant* : Ah, ah, vous demandiez du naïf, en voilà.

La PRINCE : Allez-vous-en, Madame.

SILVIA : Cela m'impatiente à la fin, et si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE *à Lisette* : Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE *en se retirant d'un air dédaigneux* : Adieu, un pareil objet me venge assez de celui qui en a fait choix.

### *SCÈNE III*

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA

FLAMINIA : Voilà une créature bien effrontée.

SILVIA : Je suis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enlève pour se moquer de moi, chacun a son prix, ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là ? je ne voudrais pas être changée contre elles.

FLAMINIA : Bon, ce sont des compliments que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE : Belle Silvia, cette femme-là nous a trompés le Prince et moi, vous m'en voyez au désespoir, n'en doutez pas. Vous savez que je suis pénétré de respect pour vous ; vous connaissez mon cœur, je venais ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jeter encore une fois les yeux sur une personne si chère, et reconnaître notre souveraine ; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, et que je vous importune encore.

FLAMINIA *d'un air naturel* : Quel mal faites-vous ?  
ne sais-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer ?

SILVIA : Et moi je voudrais qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change ; encore si c'était un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut ; mais il est trop agréable pour qu'on le maltraite, lui, et il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE : Ah, que vous êtes obligeante, Silvia !  
Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours !

SILVIA : Eh bien, aimez-moi, à la bonne heure, j'y aurai du plaisir, pourvu que vous me promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne saurais mieux faire, en vérité ; Arlequin est venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit ; si j'avais deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurais attendu ; mais vous avez du malheur, et moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE : Flaminia, je vous en fais juge, pourrait-on cesser d'aimer Silvia ? connaissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien ? Non, la tendresse d'un autre me toucherait moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA à *Flaminia* : Et moi, je vous en fais juge aussi ; là, vous l'entendez, comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA : Franchement, il a raison, Silvia, vous êtes charmante, et à sa place je serais tout comme il est.

SILVIA : Ah ça n'allez-vous pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie, il le croit assez. À *Lélio*. Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, et vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE : Oui, ma chère Silvia, j'y cours ; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon

parti est pris, j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA : Oh, je m'en doutais bien, je vous connais.

FLAMINIA : Allez, Monsieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la dame en question ; il faut que tout le monde sache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE : Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

*Il sort.*

FLAMINIA : Vous, ma chère, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop longtemps à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait, il me tarde de vous le voir.

SILVIA : Tenez, l'étoffe est belle, elle m'ira bien ; mais je ne veux point de tous ces habits-là, car le Prince me veut en troc, et jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA : Vous vous trompez, quand il vous quitterait, vous emporteriez tout ; vraiment, vous ne le connaissez pas.

SILVIA : Je m'en vais donc sur votre parole, pourvu qu'il ne me dise pas après : Pourquoi as-tu pris mes présents ?

FLAMINIA : Il vous dira : Pourquoi n'en avoir pas pris davantage ?

SILVIA : En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA : Allez, je répons de tout.